

BIBL.  
UNIVERSITÉ  
M.S.  
689

FACULTÉ  
DE  
THÉOLOGIE  
DE PARIS  
THÈSES

UNIVERSITÉ DE PARIS



BIBL.  
DE  
L'UNIVERSITÉ  
MS.  
689



Volume de 272 feuillets  
(moins 43, 189, 220 à 223, 253)  
20 Juin 1912





43-44

Licence en Théologie.

Église Française

La Règle de foi Protestante

et le Rationalisme

L. de Vilcour

42



45

## La Règle de Foi Protestante et le Rationalisme

---

« Christianus mihi nomen, Catholicus cognomen; »  
« non sunt haeretici vero nomine Christiani. »

« Chrétien est mon nom ; le mot de Catholique ne m'est »  
« qu'un surnom ; il n'est pas d'herétique qui soit »  
« Chrétien en réalité. »

Cette réflexion de S. PACIEN, évêque de Barcelone, au IV<sup>e</sup> siècle, lui était inspirée par l'erreur des Donatistes et des Novatians.

Le mot de Catholique l'affligeait, « catholicus cognomen »  
Pourquoi ? — S. Pacien voyait, comme conséquence de tout schisme et de toute erreur, la destruction même de l'esprit et de la Foi Chrétienne ; en un mot ce que nous appelons aujourd'hui Rationalisme.

« Non sunt haeretici vero nomine Christiani. »

Assurément, si l'on considère l'esprit général des quatre premiers siècles, et le caractère des hérésies qui ils virent naître, il fallait au saint Evêque une singulière pénétration pour découvrir cette conséquence.

Et pourtant, son assertion est vraie : Au fond de

toutes les erreurs, se trouve cet esprit d'indocilité et d'indépendance, qui mène fatalement, par une marche plus ou moins rapide à la destruction de la Foi.

Est-elle humaine, est-elle divine cette loi qui veut depuis dix-huit siècles, qu'en dehors de l'Eglise Romaine, du Pape et des Evêques, toute société religieuse, en arrive à ce point d'égarement qu'on ne reconnaisse plus dans ses doctrines l'enseignement de Jésus-Christ et dans ses œuvres le cachet du Christianisme?

Mais, selon nous, voici le caractère distinctif du Protestantisme:

Il est vrai, l'esprit d'indocilité et d'indépendance dont le Rationalisme est la conséquence nécessaire, se trouvait dans ces erreurs que pleuraient les Grecs et les Espagnols; mais, comme à l'insu de leurs auteurs; ou, si l'on veut, il n'était que la conséquence de passions qu'il fallait satisfaire, de systèmes que l'orgueil voulait soutenir et faire prévaloir.

Celle fut certainement l'erreur d'Eutychès à Constantinople; tels furent les schismes de Novat et de Donat, à Carthage.

Mais, ce qui n'était qu'une conséquence plus ou moins accidentelle chez les hérétiques qui avaient précédé; cet esprit de révolte que jusque là on s'était efforcé de dissimuler, le Protestantisme l'a mis au

46

grand jour; il en a fait son drapeau; le criterium  
de sa Foi et de ses doctrines.

Voilà ce que Bossuet affirmait dans une circonstance  
solennelle:

Pleurant la grande Henriette d'Angleterre et recherchant la  
cause de ses malheurs immérités, il la trouvait dans le fait  
du Protestantisme « dont le fond est un dégoût secret de  
tout ce qui a nom d'autorité » dans l'ordre politique  
aussi bien que dans l'ordre religieux.

Puis, pénétrant dans la nature et l'essence même du  
Protestantisme, il ajoutait:

« Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu »  
« l'arbitre de ses croyances; et encore qu'il semble que les Réformateurs »  
« aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites »  
« de l'Écriture Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que »  
« chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que »  
« l'Esprit-Saint lui en dicte l'explication; il n'y a point de »  
« particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine »  
« à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler »  
« Dieu tout ce qu'il adore. Dès lors, on a bien prévu, que la »  
« science n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient »  
« à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible et que, tandis »  
« que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs »  
« rêveries pour inspirations; les autres, fatigués de tant de »

« folles visions et ne pouvant plus reconnaître la majesté de »  
« la Religion déchirée par tant de sectes, vident enfin chercher »  
« un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence »  
« des religions ou dans l'athéisme ».

Votre thèse n'est que la démonstration et le développement des paroles qui précèdent.

Vous la résumons dans ces deux propositions :

I Question ou Question de droit.

Le Rationalisme est l'effet naturel, la conséquence nécessaire du principe fondamental du Protestantisme.

II Question ou question de fait.

A quel point le Protestantisme, a-t-il aujourd'hui tiré les conséquences de son principe ?

Ou, comme parle Bossuet, va-t-il bientôt atteindre sa destinée et le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner son cours ?

Question, pleine d'une triste actualité !

Sans doute, le terme précis de cette erreur formidable qui enlèverait à l'Eglise, il y a trois siècles, les plus belles parties de l'Europe, ce terme précis est encore un secret de la Providence ; mais beaucoup d'esprits impartiaux croient voir dans la Réforme des signes d'une prochaine dissolution ; il leur semble qu'il est réservé au XIX<sup>e</sup> siècle d'entendre l'heure où résonnera le glas funèbre

## Du Protestantisme.

« En 1828, le canton de Berne célébrait le III<sup>e</sup> anniversaire séculaire de l'hérésie Zwinglienne ; Geiger, chanoine de Lucerne prononça un discours où il dit ces remarquables paroles :

« Vous faites bien de célébrer avec tant de pompe le „ troisième centenaire de votre Réforme, car il sera le „ dernier et vos enfants ne verront pas le quatrième ».

La chute du Protestantisme est donc une question actuelle ; nous ajoutons : « d'une triste actualité ».

Oui : voir le Protestantisme périr, n'est-ce pas, dans l'état actuel des esprits, voir mettre en question, d'un bout du monde à l'autre, les principes et les faits sur lesquels repose le christianisme tout entier ?

---

## Première Partie

### Question de Droit.

Le Rationalisme est l'effet naturel, la conséquence nécessaire du principe fondamental du Protestantisme.

§ I

Pour éviter tout vague dans les termes, nous allons définir ce que nous entendons par Rationalisme. « C'est la négation du surnaturel, soit dans les faits, soit dans les vérités » — En d'autres termes, c'est la raison constituée unique arbitre et juge suprême des croyances religieuses.

Le Rationalisme repousse toute Révélation, il la détruit et l'aneantit, jusqu'à en faire perdre la notion.

Avec lui, les miracles et les manifestations de l'avenir ne sont plus possibles; ces sublimes relations par lesquelles Dieu découvre à l'homme une partie des vérités éternelles et ses futures destinées ne sont plus que le fruit de l'imposture ou de l'exaltation religieuse; les livres saints ne sont plus qu'un produit de la raison humaine agrandie, élevée à sa plus haute puissance.

Or, nous disons que ce Rationalisme, destructeur de toute croyance est la conséquence nécessaire du Protestantisme. — Il faut l'avouer, les souvenirs que l'histoire nous a laissés des premiers temps de la Réforme semblent

contredire cette assertion:

Luther incrédule ! lui à qui sa Foi ardente arrachait des soupirs, quand son regard rencontrait le Ciel !  
Le doute chez Luther ! lui qui à la diète de Worms, en face de couronnes de toutes sortes, d'Empereurs, de rois, d'Electeurs, quand il pouvait craindre que le bûcher de Jean Huss ne rallumât pour lui ses flammes divines, affirme ses doctrines avec tant de force et d'intrepidité !

Qu'on se rappelle encore les premières victimes de la Réforme en France ; leur mort touchante retracerait, peut-être, sous plus d'un point, l'héroïsme des martyrs dont se glorifie le Catholicisme.

« Au rapport de Florentin de Beimond, témoin non suspect, »  
« on voyait des femmes chercher les tourments, pour faire preuve »  
« de leur Foi, et allant à la mort, ne crier que le Christ, le Sauveur, »  
« et chanter quelque psaume ; de jeunes vierges marcher plus »  
« gaiement au supplice, qu'elles n'eussent fait au lit nuptial ; »  
« les hommes se rejouir, en voyant les terribles et effroyables apprêts, »  
« de la mort qu'on leur avait préparés ; et, un brûlés et rôtis »  
« contempler, du haut des bûchers, d'un courage invaincu »  
« les corps des tenailles recus, porter un visage et maintien »  
« joyeux entre les crochets des bourreaux ; être, comme des »  
« rochers, contre les onces de la douleur ». »

Non, Luther ne voulait pas du Rationalisme ; sa

révolte renfermait, avec un élément de protestation, un besoin impérieux de croyances; d'ailleurs Luther eût échoué à cette époque pleine de Foi, où l'on sortait à peine du moyen-âge; son succès fut d'avoir frappé juste au cœur de son époque, en lui ôtant de la Foi, tout ce qu'elle pouvait en perdre, pour lui en laisser tout ce qu'elle voulait en garder.

Ces réserves faites, nous disons que le Protestantisme, même celui de Luther, menait logiquement au Rationalisme, en vertu de son idée-mère, de son principe vital.

Tout système philosophique ou religieux part d'une idée-mère; cette idée en est le principe qui vivifie, soutient, développe tout le système.

„ Spiritus intus alit, totamque infusa per artus  
 „ mens agitat molem „

Il y aurait deux manières de découvrir quel est le principe vital du Protestantisme: l'une indirecte, en le comparant au Catholicisme dont il est le contrepied; l'autre directe en l'examinant en lui-même.

Le caractère qui ressort tout d'abord dans la constitution du Catholicisme, c'est l'autorité: l'autorité qui règle les croyances et les mœurs; l'autorité qui met fin à toute controverse; par elle, se maintient depuis dix-huit



siècles cette admirable unité, dans laquelle, l'Eglise Romaine puise sans cesse une vitalité qui la fait braver toutes les tempêtes.

Le Protestantisme pourrait donc déjà se définir: « le rejet de toute autorité ».

En effet, dit Bossuet, ce n'était pas tel ou tel point de dogme qu'il s'agissait de faire disparaître; quelque chose de plus violent se remuait au fond des cœurs; c'était un dégoût secret de tout ce qui a nom d'autorité.

La manière dont Luther arriva à ces extrémités, met dans tout son jour ce premier élément du Protestantisme.

Aux premiers débuts de sa carrière de réformateur Luther ne songeait nullement à attaquer l'autorité de l'Eglise; il soumettait même la défense de ses thèses à cette autorité et en appelait à Léon X, par ces mémorables paroles:

« Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, apprenez, reprouvez; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous, qui parle par votre bouche »  
« Si j'ai mérité la mort, je mourrai avec joie... »

Mais ses doctrines une fois condamnées, lui-même retranché de la Communion Romaine, il se vit alors dans l'alternative ou de se rétracter, en se soumettant à l'autorité ou de se révolter et de se faire le fondateur d'une nouvelle secte religieuse: l'orgueil lui fit prendre ce dernier parti.

Des lors, sa haine de l'autorité dépasse toute limite:

la tradition le contraire, il la repousse; les écrits des Pères le contredisent, il les méprise; quelques livres de l'Écriture le gênent, telle que l'Épître de S. Jacques qui mettait à néant sa doctrine de la Foi sans les œuvres, il les supprime. Le rejet de l'autorité est donc bien l'âme du système de Luther. On retrouve cet élément vital dans tous les autres systèmes du Protestantisme.

Quant au Calvinisme, c'est la même haine de l'autorité, mais plus froide et plus réfléchi; le système est combiné avec plus d'art et de science. Aussi c'est du Calvinisme que sortira principalement le Rationalisme.

Voiez l'Anglicanisme: Henri VIII, ce Défenseur de la Foi, le royal auteur de l'Assertio septem sacramentorum, tant qu'il a l'espoir de faire légitimer son divorce, il respecte, il invoque l'autorité de Rome; cet espoir anéanti, Rome n'est plus à qu'une monarchie sacrée qui, depuis des siècles pesait, par ses superstitions, sur l'esprit humain. Ainsi le rejet de toute autorité, le besoin d'indépendance était le principe vital et le premier élément du Protestantisme.

A ce premier élément, vint s'adjoindre le besoin de croyances religieuses, de foi au surnaturel que Luther ne pouvait, ni ne voulait abjurer. - Notons nous de dire que ce dernier élément introduit dans le Protestantisme par la force de l'opinion et le caractère même de l'époque, était

purement transitoire comme elle, une contradiction dont nous verrons plus tard le Protestantisme se dégager.

Or, il fallait une expression à ce double caractère du Protestantisme.

Mais la tradition détruite, l'autorité des Pères anéantie, celle de l'Église méconnue, qu'est-ce qui restait-il au milieu de tant de ruines et sur quoi faire reposer l'édifice de la Réforme?

Restait la Bible, la Bible seule, Luther se hâta de l'adopter; il la proclama règle unique, suffisante, suprême de la Foi, juge sans appel et souverain de toute controverse.

On verra les conséquences de cette règle, comment elle renfermait dans ses flancs le Rationalisme.

Mais il faut reconnaître que cette base sur laquelle Luther appuyait sa Réforme répondait merveilleusement aux deux besoins dont nous avons parlé:

La Bible, livre divin, était encore un lien par lequel Luther se rattachait aux croyances du surnaturel, à ces espérances éternelles, auxquelles, ni lui, ni son siècle ne voulaient renoncer.

En constituant la raison juge et interprète souverain de cette Bible, il satisfaisait au besoin impérieux de liberté et d'indépendance dont le souffle avait passé sur toutes les âmes. Pour bien saisir les déductions logiques du principe et de la règle protestante, il est nécessaire de donner ici quelques développements.

## § II

On appelle Règle de Foi, le moyen ou criterium, que Dieu a donné à l'homme pour connaître avec certitude ce qu'on doit croire pour être sauvé.

La pure parole de Dieu est l'unique source de ces vérités révélées, parce que Dieu seul peut nous faire connaître des mystères supérieurs à la raison humaine.

L'Écriture et la tradition sont pour le Catholique les deux moyens que Jésus-Christ a choisis pour nous transmettre cette parole divine; mais moyens intermédiaires, moyens éloignés. Il en est un autre plus direct qui lui transmet la parole de Dieu, c'est l'Église, l'Église à laquelle Jésus-Christ a confié le double dépôt de l'Écriture et de la Tradition. Et afin qu'elle le conservât intact, que dans l'interprétation de cette parole divine, elle ne mêlât aucune conception humaine, il l'a revêtue du caractère de l'infalibilité; il lui a promis une assistance qui ne doit jamais faire défaut à ses pasteurs, docteurs...

*Ego vobiscum cum, omnibus usque ad consummationem seculi. MAT. XVI, 18.*  
Aussi le catholique, bien qu'il reconnaisse en principe, l'Écriture et la tradition comme règle éloignée de sa Foi; l'autorité de l'Église est sa règle prochaine, la seule pratique.

L'Église parle, et il écoute; elle décide, il se soumet; et, pour employer le langage de Luther, la voix de l'Église est la voix du Christ qui repose en elle, qui parle par sa bouche

Repoussant l'autorité de l'église et la tradition, quelle pouvait être, pour Luther, la source de la Foi? Il ne lui restait plus que la Bible: elle fut sa règle de Foi éloignée - Mais, lettre morte, la Bible non plus que la tradition ne peut servir de règle à moins d'un interprète qui l'explique et en détermine le sens.

Quand on suit la Foi qui brûlait toujours, ardente, au fond de son âme; on ne peut considérer, sans y compatir, les angoisses qui assaillirent Luther, à ce moment décisif - La question était de donner un organe à la Bible, source divine, il est vrai, mais règle de Foi éloignée. Quelle en serait la règle de Foi prochaine?

Qui on le remarque, c'était une question suprême: L'Europe, agitée par un frémissement de liberté, animée contre Rome et son autorité d'une haine dont les passions actuelles donnent à peine une idée, attendait avec anxiété que la réponse à cette question tombât des lèvres de Luther - Tout d'un bond, le chef de la Réforme, franchit, à son insu, la distance qui le séparait du Rationalisme: il embrasa le principe, en déterminant la raison comme interprète de l'Écriture, ou règle-prochaine de la Foi - Mais cette raison humaine, il l'avait déclarée peu auparavant, anéantie par le péché, non moins que le libre - alors, il voulut éviter cette contradiction et

Détourner, en même temps, les conséquences de ce principe; conséquences, que les excès de ses adeptes et la pénétration de son génie lui faisaient entrevoir, vaguement, il est vrai; mais assez pour lui en inspirer de l'horreur, il admit comme règle de Foi prochaine, comme organe de l'Écriture, l'Esprit particulier de chacun illuminé par l'Esprit-Saint — « Chacun, écrit-il, dans son livre du *seul-Arbitre*, discerne d'une manière très certaine les dogmes et les sens cachés avec le secours de l'Esprit-Saint: „ Per spiritum sanctum, quilibet certissime judicat et discernit dogmata et sensus ».

Toutes les branches de la Réforme admirent cette règle de Luther: — Zwingli, comparant l'Écriture à la parole qui a tout tiré du néant, avança que chacun est de même entraîné par la vertu de la parole écrite.

— Calvin retint le principe capital de l'Écriture, comme règle unique de Foi, et admit l'interprétation particulière au moyen de l'illumination. La seule différence est qu'il donna à son système plus de méthode et de liaison.

— La règle Anglicane fournie à Henri VIII par Cranmer, est au fond la règle de Calvin — Il nous reste maintenant à montrer, comment la règle de Foi protestante devait aboutir au Rationalisme, comme à une conséquence rigoureuse, enfermée dans ce principe.

§§ III.

Le principe de la Règle de Foi protestante devait aboutir au Rationalisme.

A ne considérer que la formule-même admise par tous les chefs de la Réforme; on ne voit guère, comment le Rationalisme ou la négation du surnaturel peut en être la conséquence - Rien, au contraire, en apparence de plus opposé à l'esprit de la Réforme.

Luther, il est vrai, rejette l'autorité de Rome, mais il admet l'autorité divine qui parle dans les livres saints; il rejette les dogmes de l'Eglise, mais non pas tout surnaturel; puisqu'il admet les miracles, les Prophéties et les dogmes de l'Écriture.

Nous avons déjà exposé cette contradiction: il y avait quelque chose de vague et de mal défini dans l'esprit de Luther; ce vague était la conséquence des deux éléments contraires, l'un de Foi, l'autre de révolte, dont son système était l'expression et sa règle la formule.

Ces deux éléments devaient aussi se traduire dans les faits: et bien que la tendance Rationaliste fût la seule que dût conserver le Protestantisme, la tendance mystique qui était l'esprit de l'époque devait précéder dans l'ordre des faits.

Le terme de cette tendance, naturelle d'ailleurs à l'esprit humain est le fanatisme ou l'hallucination religieuse.

On vit donc au XVI<sup>e</sup> siècle Munzer et Storch renouveler les extravagances des Montanistes du III<sup>e</sup> siècle et des illuminés

Du moyen-âge qui tous s'attribuaient un commerce avec Dieu et une inspiration de l'Esprit-Saint.

- Georges Fox et Guillaume Penn, au XVII<sup>e</sup> siècle, propagerent en Écosse et en Amérique la règle de l'inspiration.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Wesley, en Angleterre, et Vintras, dans l'époque contemporaine prouvaient que cette tendance au mysticisme est vraiment naturelle à l'homme.

Supposé l'inspiration et l'illumination de l'Esprit-Saint, le Rationalisme, il faut l'avouer, ne découlait nullement du Protestantisme - Mais, comment croire à cette illumination,

en face de tant de sectes rivales, dont les dogmes se détruisent, dont les cultes se renient, dont les auteurs s'anathématisent ?

Comment y croire, en face des excès qu'elle autorise, depuis les doctrines dissolvantes de Montan, j'usqu'aux cruautés de Jean Bockold, roi de Non ; depuis les extravagances des Quakers, j'usqu'à la licence de Vintras ?

Il était impossible que cette règle pût se soutenir quand on vit Luther lui-même la méconnaître et la contredire d'une manière si évidente : Il avait proclamé la liberté d'examen et il impose, à ses sectateurs, un dogmatisme rigoureux ;

les Anabaptistes veulent faire une application de cette même règle, et le sang de cent mille paysans, massacrés à Frankenhausen vient en attester la fausseté et l'arbitraire.

Enfin comment y croire, quand on voit les chefs du



Protestantisme ne pas s'entendre sur les dogmes essentiels, les passages les plus clairs de l'Écriture! Qui cherchait la vérité était sûr de la trouver dans deux sanctuaires ennemis. On dut cependant se demander, comment, si la vérité est une, pouvait être l'héritage de Zwingli et de Luther, de Bucer et de Farel, d'Écolampade et de Carlstadt qui se jetaient réciproquement l'anathème? La prétendue règle par l'illumination était donc fautive; cela était évident pour les esprits plus calmes

## » IV.

Aussi, parallèlement à l'élément mystique, l'élément rationnel poursuivait sa marche:

« Luther, dit Wevman, dans son Histoire du développement »  
 « des doctrines chrétiennes, s'appuya sur une double base: son »  
 « principe dogmatique qui est en contradiction avec son droit de »  
 « jugement privé, et son principe sacramentel avec sa théorie de »  
 « la justification. L'élément sacramentel ne donna jamais »  
 « signe de vie; mais, à sa mort, l'élément dogmatique qui il »  
 « représentait en sa personne, prit le dessus et chacune de ses »  
 « paroles sur les points controversés devint une loi pour le parti »  
 « qui de tout temps fut le plus considérable et qui se développa »  
 « enfin simultanément avec son Église elle-même. Cette »  
 « vénération presque idolâtrique fut accrue par le choix des déclarations »  
 « de Foi pour les livres symboliques de son Église, déclarations »  
 « dont la substance sur l'ensemble lui appartenait. »

« Une réaction eut lieu ensuite : le jugement privé reprit la suprématie. »  
 « Calixte mit la raison; et Spener ce qu'on appela la Religion du »  
 « cœur, à la place de l'exactitude dogmatique — Ainsi au milieu du »  
 « XVII<sup>e</sup> siècle, la règle par l'illumination n'était plus admise; »  
 « L'Écriture resta toujours comme règle éloignée, mais la raison pure »  
 « en devint l'organe — Dès lors, nous allons voir le Protestantisme, »  
 « dégagé de l'élément hétérogène du mysticisme, développer rapidement »  
 « son élément véritable qui est le Rationalisme. »

§§ V.

La raison, une fois substituée à l'illumination comme organe de l'Écriture, nous disons :

1. Que la Foi est désormais détruite et sa notion même anéantie.
2. Que l'erreur, en ce qui touche les dogmes est impossible, ~~ou~~ du moins à constater.
3. Que le Rationalisme, et nous entendons par ce mot la négation de tout surnaturel, soit dans les faits, soit dans les vérités en est la conséquence rigoureuse.

§ I. — Et d'abord, avec la raison comme organe de l'Écriture, la Foi est désormais détruite et sa notion anéantie.

Par une raison bien simple : cette règle rend impossibles les conditions essentielles de la Foi — Qu'est-ce que la Foi telle que la conçoivent Luther et les Catholiques ?

Un assentiment ferme de l'esprit commandé par la volonté qui donne, par un acte surnaturel aux vérités révélées, l'homme prévenu et excité par la grâce.

Or, ce ferme assentiment, tous le reconnaissent, est la condition première de la Foi; sans lui, la Foi n'est plus qu'incertitude et perplexités. Mais cette adhésion à des vérités qui échappent à l'intelligence, adhésion si inébranlable qu'elle peut exiger, non seulement la répression de l'orgueil par la soumission de l'esprit; mais encore de douloureux et suprêmes sacrifices, tel que celui de la vie; cette adhésion, avec la raison organe de l'écriture, est-elle possible?

Non; et par cette règle, le doute entre dans l'âme de tous côtés: Il y entre, en face de contradicteurs qui, eux aussi, interprétant l'écriture avec leur raison, voient ces mêmes vérités, objets de la Foi. Quelque prétention que se donne le Protestantisme de ne subir le joug d'aucune autorité; il ne peut changer la nature de l'homme. Or, un fait incontestable, c'est que l'homme, dit Laccordavie, est un être enseigné; toujours, il subira le joug de l'enseignement, malgré lui et à son insu.

Il y entre, parce que, la raison organe de l'écriture, livre divin, il est vrai, aux enseignements sublimes, mais dont le sens échappait à des génies tels que S. Jérôme. En face des hésitations de pareils génies, qui peuvent avoir la certitude d'en saisir le sens objectif? Conséquence inévitable de cette règle à laquelle Luther lui-même ne put se soustraire: le doute le tourmentait à la fin de sa vie; il empoisonna ses derniers jours.

Avec la raison, organe de l'écriture, l'erreur en ce qui touche les dogmes est impossible à constater.

Cette deuxième conséquence n'en est pas la moins étrange, mais elle devait en ressortir dès la première application.

Qui est-ce que la raison individuelle, constituée organe de l'écriture, sinon chaque individu constitué juge de sa Foi? à chacun, dès lors, de juger si telle expression doit être entendue dans le sens littéral ou figuré, si on doit l'entendre d'un précepte ou d'un conseil. Que Luther prouve maintenant à Balvin que le rejet de la présence réelle est une erreur; qu'il réfute les Unitaires en expliquant, dans le sens d'une unité substantielle, le célèbre passage: «Ego et Pater unum sumus», qu'ils interprètent dans le sens d'une unité morale.

Avec ce principe, les sectes devaient se multiplier à l'infini; et par le fait, il serait impossible de les énumérer.

Quel contraste avec l'église Romaine, qui, plutôt que de changer un iota de sa doctrine, préfère se résigner aux plus douloureux sacrifices et s'exposer à d'effroyables tempêtes!

Enfin la dernière conséquence est la destruction de tout surnaturel, soit dans les faits, soit dans les vérités, en un mot, le Rationalisme.

Que fera la raison, organe de l'écriture, en présence d'un passage

qui contient un mystère tout-à-fait, au-dessus des conceptions humaines, d'un mystère, qu'en dehors de la tradition et de l'Église, elle ne pourrait jamais soupçonner?

L'Église suprême de la Foi, au lieu de s'assujettir à l'Écriture en admettant un mystère contraire, du moins en apparence, à ses lumières naturelles, elle interprétera l'Écriture de manière à ce qu'elle ne présente rien que de conforme à ce dont elle a l'intelligence - C'est la logique de la spéculation, ce fut aussi la logique des faits - C'est par cette voie que Luther repoussa la transubstantiation comme une idée absurde;

que Zwynge, Calvin et Osiander repousseront la présence réelle comme impossible et injurieuse à l'humanité sainte du Sauveur.

Que Mûnzler nia la puissance régénératrice du baptême pour les enfants, incapables de produire un acte de Foi.

Par cette voie, et presque du vivant de Luther, (1550), Socin, le premier auteur de cette règle, repoussait comme absurdes, les mystères fondamentaux du Christianisme: la Trinité, la Divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation, et tous les dogmes qui s'y rattachent - Plus tard, les miracles ne seront plus que des mythes, les prophéties, d'heureuses conjonctures pour Strauss et les novateurs qui s'occuperont des questions religieuses.

Quant aux autres, « fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la Religion, déchirée par tant de sectes, il est facile de comprendre qu'ils aillent

chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des Religions ou dans l'athéisme.

Voilà comment, on en vient à renverser toute l'économie du Christianisme.

Voilà comment on en arriverait à arracher de ce monde le nom de Jésus-Christ; ce qui pourtant, selon M. Renan, serait l'ébranler jusque dans ses fondements.

Où; car l'humanité, rejetée de deux mille ans en arrière, retomberait dans ces ténèbres profondes d'où, pour l'entier, il a fallu la naissance, la doctrine, la vie et la mort du Dieu fait-homme.

Il nous reste à voir à quel point le principe que posait Luther, il y a trois siècles, a exercé son action destructive.

---

## Deuxième Partie ou question de Fait.

A quel point et dans quelle mesure, le Protestantisme, a-t-il, aujourd'hui tiré les conséquences de son principe?

La Réforme Protestante se divisa en trois branches ou Eglises principales: Le Luthéranisme, le Calvinisme et l'Anglicanisme; les autres sectes, bien que multipliées à l'infini n'en sont que des ramifications. Voici comment ces trois Eglises principales se partagèrent l'Europe:

1° Le Luthéranisme. Outre l'Allemagne qu'elle embrassa toute entière, si l'on excepte l'Autriche, la Bavière et quelques petits États, la réforme de Luther eut encore pour théâtre les pays Scandinaves; le Danemark, la Suède et la Norvège.

2° Le Calvinisme, dans lequel nous confondons la réforme de Zwingli, eut la Suisse pour berceau et de là se répandit en France, dans les Pays-Bas, l'Écosse où il fut propagé par Jean Knox, disciple ardent de Calvin. (1550).

3° L'Anglicanisme qui est au fond la doctrine de Calvin, mais qui, par sa hiérarchie et les trente-neuf articles d'Élisabeth, forme une œuvre essentiellement nationale.

Cel fut le partage primitif des trois branches du Protestantisme, mais depuis eurent lieu bien des modifications.

Nous essaierons de mettre de l'ordre dans ce tableau confus que nous offre le Protestantisme en l'examinant:

1. En France

2. En Allemagne et dans les pays du Nord.

3. En Angleterre.

§§ 1. État actuel du Protestantisme en France.

Les Églises Protestantes, soit Luthériennes, soit Calvinistes, sont régies par les décrets du 8 avril 1802 et du 28 Mars 1852.

« Les Communions protestantes, dit M. Portalis dans son »  
« rapport sur la loi de germinal, an X, n'admettent aucune »  
« hiérarchie entre les Pasteurs; elles ne reconnaissent en eux »

« aucun pouvoir émané d'en haut; elles n'ont point de chef visible. »  
 « Elles enseignent que tous les droits et tous les pouvoirs sont »  
 « dans la société des fidèles et en dérivent. Si elles ont une »  
 « police, une discipline, cette police et cette discipline sont, »  
 « réputés n'être que des établissements de convention: »  
 « rien dans tout cela n'est réputé de droit divin ».

Suivent des dispositions particulières aux Eglises Calvinistes  
 et Luthériennes.

#### 1<sup>o</sup> Etat actuel du Calvinisme en France.

A ne voir que les dispositions légales, il semblerait que  
 le Calvinisme, en France, conserve encore des éléments sérieux  
 de vie; mais la Réforme elle-même nous dira à quel  
 point le Rationalisme a exercé, chez elle, ses ravages.

En septembre 1848, il y eut un synode général. Pour  
 échapper à l'article vi du décret de 1802, lequel en soumettant  
 au contrôle de l'administration la manière d'enseigner  
 et les objets de l'enseignement est en effet contraire à la règle  
 fondamentale de la Réforme, c. a. d. le libre examen, on  
 déclara que, désormais, on n'exigerait plus aucune profession  
 de Foi; pas même la Foi au Christ.

Pour éviter tout soupçon d'exagération, nous citerons  
 les nobles paroles du ministre Pozzi, un de ceux qui donnèrent  
 ce courageux exemple: — « Mes motifs, disait-il, se résument  
 tous dans un: je sors de l'Eglise nationale réformée de France,



« parce que elle a, dans le synode du mois de Septembre, »  
 « refusé de confesser son Sauveur. »

« Le motif de ma démission, disait également Frédéric »  
 « Conrad, est exclusivement la persuasion que l'Eglise »  
 « de Jésus-Christ doit être fondée sur la vérité révélée de Dieu, »  
 « sur une foi commune reconnue, personnellement confessée »  
 « par ses membres. Un état de choses où la vérité et les erreurs »  
 « humaines reçoivent le même accueil; où la chaire de St. C. »  
 « est ouverte au même titre, à des prédications fondamentalement, »  
 « contradictoires; où la liturgie n'est pas respectée; où les »  
 « enseignements catéchistiques se contredisent; où il n'existe »  
 « aucune confession de Foi reconnue, aucune règle à laquelle »  
 « il puisse en être appelé contre la Prédication d'hérésies »  
 « qui renversent le fondement de l'Evangile et compromettent, »  
 « le salut des âmes; un tel état de choses <sup>est</sup> contraire à la parole »  
 « et, par conséquent à la volonté de Dieu. »

Quant aux sectateurs de la Confession d'Augbourg, le fait  
 de M. Coquerel, rejetant publiquement la divinité de Jésus-Christ  
 montre que le Rationalisme a fait parmi eux de aussi tristes  
 ravages.

« II Etat du Calvinisme, en Suisse et dans les autres pays.  
 Si on considère maintenant le Calvinisme au lieu de son  
 berceau, dans cette Genève, où l'élève d'Albini régna si long temps;  
 quel spectacle! — L'école de Genève, écrivait le Comte

De Gasparin, en 1848, est l'école du doute; la majorité des Protestants n'est pas chrétienne. Il constate, la tristesse dans le cœur et les larmes dans les yeux que le Saurer n'y est plus regardé que comme un Socrate Juif, auteur de la meilleure philosophie pratique qui eût encore été prêchée.

L'état du Calvinisme n'est pas meilleur en Hollande, ni même en Écosse, au témoignage des Protestants eux-mêmes. Nous ne parlons pas de l'Amérique, on ne saurait dire quelle y est la secte dominante: c'est toute une légion d'erreurs qui se combattent.

§§ II

État actuel du Protestantisme en Allemagne.

Au commencement du siècle, le Rationalisme avait fait de tels progrès que Kopff disait dans une conférence à Paris (1855): « L'Esprit de la Réforme a presque entièrement disparu; une sorte de paganisme, plus raffiné, peut être que l'ancien a placé Jésus-Christ, très peu au dessus des Socrate et des Sénèque. Le Rationalisme trône partout en souverain; à l'Université, dans la chaire et dans l'école. »

Pour éteindre ce mouvement rationaliste, le gouvernement royal de Prusse, fit les derniers efforts: — Reprenant l'œuvre de Leibnitz, de Calixte et de Grotius, il essaya de réunir dans une même foi les trois sociétés protestantes qui se partageaient les esprits en Allemagne: l'Union Évangélique, les Calvinistes et l'Église Luthérienne.

Dans l'espérance que la Foi au Protestantisme, se réveillerait avec la haine du Catholicisme, il persécuta ce dernier à outrance, excita les Evêques, employa tous les moyens d'intimidation et de corruption - Vain espoir! La Foi au Protestantisme a disparu; l'école de Baur à Eubingue, l'école rivale d'Ervald à Gœttingue ont entraîné toute la jeunesse sous les enseignes du pur Rationalisme.

Seules, les régions du Nord, où Gustave Vasa et Frédéric I l'introduisaient au XVI<sup>e</sup> siècle, comme une réforme politique, plutôt que religieuse, ont conservé la religion de Luther. Cela tient à l'esprit d'intolérance qui règne dans toutes les institutions.

§ III. L'Anglicanisme.

Nous terminerons cette revue de l'état actuel du Protestantisme par le pays qui semble être, avec les contrées du Nord, son dernier refuge: nous voulons dire l'Angleterre.

Admis par Henri VIII (1533); à l'état d'hérésie ouverte sous Edouard VI (1547); chassé à l'avènement de Marie Tudor, le Protestantisme prit des bases définitives avec la fameuse Elisabeth qui promulqua les 39 articles: malgré la terreur de son nom et les lois cruelles qui punissaient toute atteinte à l'Eglise nationale, le Protestantisme, telle est sa puissance de dissolution! qu'il dut, là encore créer des divisions et des sectes différentes. Car, bien que l'Eglise d'Angleterre ait l'apparence de l'unité, il n'en est rien; les 39 articles

ont toujours force de loi, mais personne ne les admet.

Il y a quatre partis qui se disputent les consciences dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne:

- 1° Le méthodisme ou le Puritanisme.
- 2° L'anglicanisme Protestant ou Eglise officielle.
- 3° L'anglicanisme prétendu catholique ou Puseyisme.
- 4° Le catholicisme pur ou Romain.

1° Le méthodisme. Wesley et Whitefield, ses auteurs, (1729-1735), ne virent dans l'Eglise anglicane qu'une manifestation de la chrétienne, une institution chargée de veiller au culte public; ils n'acceptèrent l'Eglise nationale que parce qu'ils craignirent, dans le cas, où elle viendrait à être renversée, de voir s'établir sur ses ruines une forme quelconque de hiérarchie spirituelle, dont l'autorité troublerait leur quiétude et attenterait à l'indépendance dont ils faisaient la pierre angulaire de leur système théologique.

La Bible, seule livrée à l'interprétation de chacun est, suivant eux, l'unique source de Foi; et celle-ci, quelle qu'elle soit, suffit pour le salut. Aucune secte n'a aussi bien conservé l'esprit de Foi et le zèle du salut des âmes.

Elle compte à peine 70,000 adhérents en Angleterre, mais ses missionnaires lui ont conquis 300,000 fidèles en Amérique.

« Etat de l'Anglicanisme Protestant ou Eglise nationale.

L'Eglise nationale se fractionne en trois partis:

59

1. la Haute-Eglise 2. L'Eglise basse 3. l'Eglise large.

Les adhérents de la Haute-Eglise se divisent eux-mêmes en deux fractions: l'une qu'on pourrait appeler politique, et l'autre purement religieuse. Le premier de ces deux systèmes fait de l'Eglise l'esclave de l'Etat, une espèce d'institution de haute police fondée par le pouvoir temporel et organisée par la loi, dans le but de satisfaire aux besoins religieux des masses. — L'Etat, représenté par la Reine ou le Parlement, est la source unique de toute autorité en matière de Religion et de Foi; toute résistance de la part de l'Eglise est considérée comme une usurpation du clergé; ce qui, pour le dire en passant, a donné lieu à de singuliers incidents: témoin, le fait récent de Colenso, évêque du Cap, condamné par son métropolitain, — pour avoir nié la divinité de Jésus-Christ, il en appela au Parlement qui le renvoya absous. — Ainsi, suivant ce système absurde, le Parlement peut détruire demain ce qu'il a créé aujourd'hui, et même anéantir l'Eglise, car elle est sa créature.

La fraction purement religieuse de l'Eglise épiscopale voudrait maintenir dans son intégrité la Foi aux 39 articles; elle prend des airs d'autorité et de mission prétendue apostolique.

Le dogmatisme rigoureux de l'Eglise épiscopale ou de la Haute-Eglise fit naître une réaction, et les Bénéficiaires constituèrent l'Eglise Basse.

Quel est l'état des esprits dans la Haute ou Basse Eglise, par rapport aux vérités de la Foi? Le fait de Colenso, l'appel de ce Bénéficiaire de Londres, quant à la nécessité du Baptême, en sont de tristes indices.

Aucun souci pour les questions de dogme ; sous ce rapport, complète  
indifférence - Aussi, dans l'Eglise officielle même, il s'est constitué  
une Eglise large, dont les membres qui comptent des esprits élevés  
font profession ouverte du Rationalisme. Pour cette école,  
la Bible ne contient plus aucun miracle, aucun dogme, aucun  
mystère ; l'élément dogmatique et surnaturel en est complètement éliminé.

On comprend les plaintes de Ruskin, célèbre publiciste anglais.  
« L'Eglise anglicane, en proie non à des déchirements violents, mais ruinée »  
« par des dislocations partielles ne mérite plus que le dédain ou »  
« le mépris ; bien que le docteur magnifique élevé à sa gloire se détache »  
« au loin sur les brouillards de la Cornise, comme le Campanile »  
« de S. Marc domine les eaux des Lagunes. Mais S. Marc règne »  
« sur la vie ; S. Paul règne sur la mort et domine un cimetière ».

ss III L'anglicanisme prétendu catholique  
ou le Puseysme.

Si les paroles qui précèdent s'appliquaient à l'Allemagne, elles  
nous feraient partager la tristesse qu'elles respirent ; mais  
appliquées à l'Angleterre, nous voyons une lueur d'espérance.  
Sans doute, là comme ailleurs, la conséquence logique du libre  
examen est le Rationalisme - Mais si en Allemagne, le  
Rationalisme, descendu des régions élevées pénètre les couches  
populaires, en Angleterre, il prend une direction diamétralement  
opposée : il n'est peut-être pas sous le ciel, une nation aussi  
religieuse que la nation anglaise ; aucune n'a une horreur

60

plus profonde de l'irreligion — (aussi et se prépare depuis un siècle d'innocence  
une révolution générale. Une puissante fraction du peuple appuyée d'un  
grand nombre de esprits éminents se tourne vers l'antique orthodoxie  
de la vieille Eglise des III et IV. siècles, aux traditions des temps  
apostoliques. On connaît les auteurs de ce retour :

Vers 1830, des membres de l'Eglise officielle, des professeurs de  
l'école d'Oxford furent effrayés des ravages qu'exerçait le Rationalisme.  
A ces attaques, les plus savants se livraient à des études approfondies  
de l'histoire et de l'antiquité chrétienne. Mais l'histoire est un flambeau!  
Ils virent la fausseté de la règle anglicane, dans cette Eglise une  
emanation de la règle anglicane violente dictature d'un tyran;  
ils virent que loin d'être le fruit d'un examen scientifique, elle  
était le don d'un capricieux dominateur — Alors ces docteurs  
parmi les quels on compte Pusey, Palmer, Newman, Keble  
concurrent le projet de rétablir l'Anglicanisme sur les doctrines  
des temps apostoliques. Ce fut le Puseyisme.

#### §§ IV Le Catholicisme en Angleterre.

Mais, à mesure que ces âmes d'élite, animées d'un véritable amour de  
la vérité, reprenaient péniblement la pente de la tradition; à mesure  
qu'ils s'enfonçaient dans ces mines longtemps abandonnées, ils  
découvrirent que la tradition les ramenait forcément au Catholicisme.  
Pusey et quelques docteurs restèrent dans l'Anglicanisme; mais leurs  
compagnons, une fois éclairés, n'hésiterent plus: aucun sacrifice ne coûta  
à ces nobles cœurs, ils se jetèrent dans les bras du Catholicisme,  
déclarèrent ne plus trouver qu'en lui, l'autorité du commandement,

la sainteté des mœurs, la vérité de la doctrine, l'immuabilité des institutions.

Les Spencer et les Newman, les Oakeley et les Manning, ces noms illustres dont se glorifiait la Protestante Anglétère, l'Eglise Catholique les compte aujourd'hui au nombre de ses enfants. Mais, ce qui est bien plus important que ces conversions, si illustres cependant, c'est le respect que le Catholicisme s'est attiré en Anglétère. La vieille Eglise Catholique y déploie une vitalité que rien ne pourra comprimer. Entourée, en apparence sous les débris qui avaient faites la Réforme, elle manifeste sa vie par un jet plein de sève et de vigueur dont le vert feuillage s'étend chaque année et qui finira, Dieu aidant, par recouvrir toute l'Anglétère.

Au commencement du règne de Georges III, l'Anglétère et l'Ecosse ne comptaient que soixante mille Catholiques; aujourd'hui le Catholicisme y compte plusieurs millions de fidèles.

En vain le Parlement s'obstine à maintenir le bill sanglant d'Elisabeth; le Catholicisme est aujourd'hui hors de ses atteintes.

Puisse-t-il en être de toutes les contrées qui a dévolées le Protestantisme, comme de l'Anglétère, et l'Eglise voir tous les peuples se réfugier dans son sein, asile maternel où ils retrouveraient avec la lumière de la vérité, la paix et la liberté!



61

